
Christelle Nadia Fotso. *L'Empreinte des choses brisées*. Éditions du Protocole, 2008. 285p.

Cécile Dolisane-Ebosse
Université de Yaoundé I (Cameroun)

Christelle Nadia Fotso, juriste, écrivaine, bloggeuse, a publié en 2008 aux Éditions du Protocole, *L'empreinte des choses brisées*, 285p.

Ce roman-fleuve se divise en deux grandes parties, inégalement réparties, elles-mêmes subdivisées en six chapitres – sans les nommer ainsi – ayant chacun un sous-titre. Un ordonnancement pour le moins insolite qui ne laisse guère le lecteur indifférent. En effet, la ligne directrice, l'ossature de cette prose entrecoupée de lettres, de multiples dialogues et correspondances, retrace les contradictions d'une folle amoureuse mais d'un amour étagé, métaphorique et réel à la fois.

D'entrée de jeu, Andrea, l'héroïne-narratrice qui navigue entre son pays natal, le Cameroun, et plus précisément dans ses villes de cœur telles Nkongsamba et Douala, et la Nouvelle Angleterre américaine, son pays adoptif, amorce son récit par un constat amer sur la décrépitude de son univers d'enfance, de ses racines. Elle note l'inertie de ces lieux mythiques ainsi que le désarroi et la désolation qui en découlent ; lieux de mémoire qui n'ont aucune perspective d'avenir, aucune opportunité : « Il n'y a pas d'avenir dans l'ouest » (p. 10).

De plus, le communautarisme excessif de ces milieux asphyxiants a entraîné, au fil des temps, le repli sur soi et, par conséquent, le rejet de la différence. En y retournant par pure nostalgie, « les handicaps furent alors sa jeunesse, la mixité de son sang, ses différences », elle découvre plutôt une nature étrange où les humains cultivent l'ambiguïté, un monde mystérieux où le culte du secret est de rigueur. Aussi voulut-elle consulter les oracles et les présages.

Mais ce passage liminaire lyrico- anthropologique qui ressemble, à bien des égards, à un appendice d'une errance identitaire par le biais du mythico-religieux ancestral, tranche avec la suite du roman où l'auteur

se lance dans une longue narration autour d'une passion amoureuse, la quête d'un amour inassouvi et rêvé entre elle et Sacha depuis la ville de Charlotte aux États-Unis. Dans cette étrange disposition d'idées qu'apparemment rien ne relie, parfois sans concordance, elle précise elle-même que l'espace change, les réalités aussi.

De même, l'on oscille de la mobilité géo-poétique à une mobilité géo-spatiale : de l'Afrique à l'Amérique où elle rêve d'un amour idéal avec la description optimale du corps sublimé de Sacha, ce dernier étant animé d'un complexe de supériorité. Après avoir montré le contraste entre Douala et Léomister, elle se projette, comme possédée par la magie du verbe, justifiée par des envolées lyriques d'un Sacha né à Léomister dont la ville ressemble, par bien des aspects, aux légendes de son Afrique natale, envahie par une émotion forte, une sensation de jouissance. Andrea intriguait Sacha par cette fièvre passionnelle, apprend-on (p. 168). Mais cet amour platonique et idyllique se confronte dans la vie réelle à des résistances aussi bien charnelles que morales (p. 126). Elle se rend compte que cette volupté est éphémère et superficielle. Le seul contact des corps ne suffit donc pas ; l'on reste éternellement insatisfait par les apparences. C'est la raison pour laquelle elle préfère savourer l'instant, le ponctuel. Elle accordera ainsi une importance capitale à la sexualité, ce corps désirant, irrésistible mais réducteur. En effet, faute de pouvoir atteindre l'absolu, le parfait amour, elle se contente finalement de cette oasis qui n'est que contingence jusqu'aux limites de l'immoralité, du vice.

À partir de cette analyse, l'on dénote la dimension transgressive et subversive de l'œuvre illustrée par des propos lascifs qui, bien que cultivant l'ambiguïté entre la recherche de la vérité – car, dit-elle, « la vérité est un ami » – et la violence, poussent son désir aux frontières de la licence. C'est au nom de cette audace créatrice qu'elle fait l'apologie du sexe tabou : « je choisis l'ordre bordélique du désordre et la fidélité ».

Dans cet univers poétique de la romance et des flirts, ajouté à une liberté de ton, l'héroïne s'élève paradoxalement jusqu'aux sphères de l'archétype. Elle décrit ses contacts avec un amour qu'elle veut transcendantal, aux sensations paradisiaques voire extatiques, mais, hélas, après cette évasion vers le suprasensible et les plaisirs épicuriens, l'on ne savoure que la chair. De là pointe la désillusion, une disharmonie interne, où elle se retrouve déchirée entre la volonté d'atteindre le plaisir absolu et la déception que cette contingence génère, se muant surtout en une force destructrice, envahissante, éphémère et paralysante. Ainsi

de spéculations en spéculations, de doutes en doutes, l'amour symbolisé par Sacha devient un refuge, une échappatoire, une fuite en avant, la réalité étant bien plus morose (p. 177).

Au demeurant, l'entrée d'un troisième personnage, Leah, ne changera rien au destin de l'héroïne. Les obstacles et les contradictions s'amoncellent d'autant plus qu'on est dans une dialectique de l'absurde, un monde aux paradigmes antithétiques, où la beauté côtoie la laideur, le tragique, le comique, et où la nuit succède au jour. Finalement, dans l'investigation de son moi, de son identité féminine et culturelle, elle découvre ses identités composites, foisonnantes. Elle se rend compte qu'elle est un tout, un rhizome. Aussi incarne-t-elle une symbiose entre ses multiples espaces, Douala, Charlotte, Leomister, sachant qu'elle a une personnalité cosmopolite, multiculturelle et fragmentée. Ce qui provoque par moments des confusions et une sensation d'errance. Est-ce à dire donc que l'amour est impossible ? Une énigme et un beau mensonge ? Ou un joli poème comme le laisse présager la fin du récit ? (p. 133).

Après cet embrasement des corps qui jouxte aliénation et rébellion, le corps difforme trahit une certaine corporéité du corps souffrant, tantôt martyrisé, tantôt défié. Ce récit laisse transparaître une religion du corps parfois excessive avec des métaphores hyperboliques telles que « amour océanique », ou encore Andrea, « une esclave », « soumise ou masochiste » (p. 175). Cette écriture se trouve alors à l'intersection de la sexualité, du culturel et du symbolique.

Sur le plan de la forme, de l'architecture romanesque, la structure est un kaléidoscope, une technique de la mise en abyme, le tout moulé dans une langue et un style tout aussi ambigus : grossiers et châtiés à la fois, enrichis d'oxymores et de néologismes. Chez l'auteure, il y a comme un effet de miroir, reflet de sa propre vie, reflet de ses expériences multiples. Est-ce alors un miroir autobiographique ? En tout cas, la narratrice affirme à la fois ne pas aimer son corps qu'elle traîne comme un boulet et être l'esclave de Sacha (p. 274). Simultanément, on décèle aisément les influences de ses lectures, sa culture générale, en l'occurrence, les traces de l'absurde d'Albert Camus, ce tragique camusien flirtant alors avec le spleen de Baudelaire ; en un mot, une intertextualité qui trouve un écho favorable chez les poètes romantiques, « les poètes maudits » (pp. 220 & 250).

En fin de compte, l'appareillage argumentatif de cette prose poétique et les outils théoriques qu'elle peut exiger dans l'harmonie des

contraires ne révèlent-elles pas la complexité de l'être humain ? En d'autres termes, l'incarnation de la condition humaine précaire dévoile-t-elle par là même cette quête d'éternité dont l'être humain a vivement besoin ? Cette alternance entre le lyrisme et la dimension ontologique, à savoir l'investigation du Moi, des racines, des amours, semble avoir des visées prométhéennes et traduire une utopie, d'où la magie de l'écriture.

Sans vouloir transformer le roman en un catalogue des faits sociaux, nous regrettons tout de même qu'à l'heure d'une mondialisation confuse et insipide, où le continent est plus victime que profiteur, qu'un auteur africain s'enferme aveuglément dans un amour-passion. Ce qui donne des sensations, voire des allures d'une romancière bourgeoise baignant quelque peu dans l'insouciance.